REGARDS
Des sans-abris de Papeete

Cette exposition est un jeu de regards qui se rencontrent, se confrontent et s'apprivoisent. Regards troublants et profonds des sans-abris, face aux nôtres, qui en sommes l'écho.

J'ai souhaité rencontrer ces personnes, persuadée qu'elles avaient des choses à m'apprendre et à partager.

J'ai voulu mettre en valeur ceux que l'on croise sans les voir, tant ils semblent se fondre dans le paysage urbain.

J'ai choisi d'afficher leurs visages en grand format, pour prendre le temps de les rencontrer, et peut-être de les comprendre.

Certains ont eu le courage et l'envie de confier leur histoire. Vous découvrirez ici leurs récits et parcours de vie.

Pourquoi ont-ils un jour choisi de vivre dans la rue ? Et si leur rôle était de nous questionner vis-à-vis de leur place, de la nôtre, et du fonctionnement de notre société ? C'est peut-être cela, le message qu'ils déposent dans nos yeux et dans notre cœur. Avec leurs regards désarmants, aussi intenses que profonds.

Merci du fond du cœur à chacune des personnes que j'ai photographiées pour votre partage et votre confiance.

Merci à tous ceux qui m'ont soutenue dans ce projet, le plus bouleversant que j'ai jamais réalisé.

Merci à l'association Te Torea de m'avoir ouvert les portes de vos structures, pour l'accueil dans vos équipes, pour votre indéfectible soutien, et votre contribution financière pour ce projet.

Merci à Mme la Vice-Présidente, Mme Minarii Chantal Galenon-Taupua, également Ministre des Solidarités et du Logement, en charge de l'Aménagement, de la Famille, de la Condition féminine et des Personnes non autonomes, pour votre écoute, votre soutien et votre gracieuse aide financière, sans laquelle ce projet n'aurait pas pu se réaliser.

Je souhaite remercier tout particulièrement le musée Te Fare Iamanaha - Musée de Tahiti et des Iles d'accueillir gracieusement l'exposition "REGARDS des sans-abris de Papeete" afin de sensibiliser le public à l'exclusion sociale et à la précarité.

Témoignages

D., photo en salle d'exposition temporaire

D.
Espoir

17 novembre 2023, 22 heures, place Tarahoi

Une nuit épaisse engloutit la ville qui revêt un autre visage. D. savoure son café, comme ses autres compagnons de galère, tous rassemblés autour de la camionnette de maraude tel un foyer réconfortant. Sur la place publique, le vent venu du large apporte une tiédeur bienfaisante et rappelle que la mer est proche. Elle l'est aussi dans l'esprit de D. : *« je suis tombée amoureuse de la plongée sous-marine lorsque j'ai vu passer des poissons et des requins marteaux au-dessus de ma tête et que j'ai fait du* shark feeding[1] *en cage. »* Son débit de voix est rapide, nerveux, comme ses pensées, comme son corps taillé selon ces mêmes critères. Un instant rêveuse, D. poursuit : *« ce sont des moments de ma vie que je n'oublierais jamais. »*

En 2009, D. travaille dans une pension de Rangiroa. Son dynamisme et son intelligence sont remarqués par Yves Lefèvre, responsable du Raie Manta Club. Le photographe et cameraman sous-marin initie la jeune femme à la plongée, et D.

collabore avec le club dès que possible. Les plongeurs accompagnent les clients, mais aussi de prestigieuses équipes de tournage pour *Ushuaïa, Arte*, *Thalassa*, ou encore le *National Geographic*. *« J'ai travaillé deux ans avec Yves Lefèvre, avant que n'arrive ce drame dans ma vie. »* Ses parents adoptifs décèdent subitement l'un après l'autre. Secousse sismique dans son âme déjà ébréchée par un abus sexuel dans l'enfance. *« J'ai jonglé entre la psychiatrie et la rue pendant deux ans environ, et j'ai été diagnostiquée bipolaire. »*

S'ensuit un long parcours d'errance déjà amorcé à l'adolescence. Il y a 6 ans, D. retourne dans la rue avec sa compagne rencontrée en centre d'hébergement. Une vie sans toit, bien qu'elle soit mère de quatre enfants. Une vie sans confort, bien qu'elle travaille au Hilton depuis plus d'un an comme femme de chambre.

1er septembre 2024, 8 heures, marché de Papeete

« Voilà six mois que je suis sans travail. J'ai quitté le Hilton suite à des soucis de communication, mais je ne baisse pas les bras. » Demain, D. a rendez-vous au SEFI (Service de l'emploi, de la formation et de l'insertion professionnelles). *« Même si la vie m'a tué à petit feu, je veux toujours croire à un avenir. »* Ce n'est pas parce qu'elle vit dans la rue qu'elle n'y a pas droit, à un avenir.

« Je viens de me séparer à contrecœur de la personne que j'aime, parce qu'elle ne m'aidait pas à avancer. Je me rends compte que, parfois, il faut faire des sacrifices, même en amour. » Son cœur est triste, mais la volonté de sortir de la rue est plus forte. D. a aussi arrêté de consommer de l'*ice*, du *paka* et de l'alcool. *« Cela m'empêchait d'entreprendre des démarches. »* D. perçoit actuellement une petite indemnité de la Cotorep (Commission technique d'orientation et de reclassement professionnel), qu'elle économise précieusement pour bientôt passer son permis de conduire.

« J'ai grandi à Tahiti, mais passer 25 ans dans la rue, ça n'était pas prévu. » La vie y est devenue moins facile, plus stigmatisée aussi. *« Tous les SDF sont dans la même situation, mais aucun n'est pareil : on n'a pas les mêmes convictions, pas les mêmes envies, pas les mêmes projets. »* D. a été notamment barman, DJ, commis de cuisine, agent de service hospitalier. Aujourd'hui, elle espère retravailler dans l'hôtellerie.

À 40 ans, D. souhaite plus que jamais se hisser hors de la rue, et profiter plus sereinement de sa fille de 20 ans dont elle est la plus proche, ainsi que de sa petite-fille de 2 ans. *« Je n'ai pas encore gagné la course, mais j'ai envie de nouveaux projets ; je veux passer mon permis, et aussi me rendre en France où vivaient mes parents adoptifs. Même si ce n'est pas toujours facile, je veux garder la tête haute et rester forte. »*

[1] Le *shark feeding* est interdit en Polynésie française depuis 2017
Témoignages recueillis en novembre 2023 et septembre 2024

Marama, photo non-exposée au musée (vendue)

Marama
Depuis 22 ans à la rue

« Rangiroa, c'est un paradis sur terre. C'est là où j'ai grandi ! »

Aujourd'hui, Marama vit dans un squat égayé par des paréos fleuris. Elle y réside avec ses trois chiens, ses véritables amis. Il ne manque que l'eau courante et la présence de son compagnon, derrière les barreaux depuis six mois. Alors le quotidien est plus lourd toute seule. Surtout la corvée d'eau, quand il faut en trouver pour se laver, faire la lessive, et ramener une armée de bouteilles jusqu'au squat.

Le médecin lui a déconseillé de porter des charges lourdes, mais aujourd'hui, Marama n'a pas vraiment le choix. Il y a 37 ans, elle est née avec une main et une jambe dysfonctionnelles. Elle continue à claudiquer, malgré une intervention conséquente et trois ans de rééducation en France.
« RoboCop, Tortue Ninja ! » Des insultes qui accompagnent toute sa scolarité. La peur au ventre, Marama *chape* les cours : elle est exclue de l'établissement malgré de bons résultats scolaires.

Au décès de sa grand-mère qui élevait la fratrie à Rangiroa, les enfants sont placés durant plusieurs années dans différents foyers à Tahiti. À l'adolescence, ils atterrissent chez leurs parents qu'ils ne connaissent pas encore. Le couple est alcoolique, le père lubrique. Marama s'échappe la nuit pour éviter l'inceste. Son errance est précoce : elle fait ses premiers pas dans la rue à l'âge de 15 ans.

C'est là qu'elle rencontre un homme, il est ému par son sort, lui offrant une attention et une protection qui la sécurisent. Ensemble ils ont deux enfants, habitent dans des studios, jusqu'au retour de Marama chez sa mère. C'est un lieu gouverné par les fêtes et l'alcool, et ses deux petits lui sont retirés : sa fille de six ans et son fils d'un an et demi.

Marama tombe, dégringole, s'écroule. Elle atterrit à Tokani (centre de psychiatrie adulte) : tentative de suicide. *« Il aura fallu que j'attente à ma vie pour obtenir une Cotorep* (Commission technique d'orientation et de reclassement professionnel) *! »* Elle ressort avec *« les sous tombés du ciel »*, qui lui permettent de manger à sa faim, à défaut de se loger. Aujourd'hui, elle ne bénéficie plus de cette aide. Alors elle mendie, malgré la honte, ravalant sa fierté et son vif désir d'autonomie, pour ne plus vendre ni son corps, ni des stupéfiants.

Marama suit aujourd'hui une formation pour devenir auxiliaire de vie. Elle a déjà travaillé comme tatie en crèche, agent de nettoyage, a entrepris diverses formations, mais souhaite à présent se rapprocher des anciens. Il lui apportent une certaine paix, des paroles de sagesse, de l'authenticité aussi, dans un monde où il lui semble parfois difficile de démêler le vrai du faux.

Marama n'est pas très grande physiquement, mais sa grandeur est à l'intérieur. Un cœur généreux, empathique, attentionné, prêt à pardonner tout le mal qui lui a été fait. Son passé lui octroie une grande force, et lui a appris à ne compter que sur elle-même.

Parfois, elle pleure, se sent *paruparu* (affaiblie), puis se raisonne, et continue d'avancer. Depuis l'âge de 15 ans, Marama rêve du jour où elle sera riche : *« ce jour-là, je sortirais tout le monde de la rue. Je voudrais que l'on récupère nos terres pour éviter de payer un loyer, y construire une cabane et un* fa'a'apu. *»* Un lieu pour recréer un petit bout de paradis.

Témoignage recueilli le 18 mai 2024

Glenda, photo en salle d'exposition temporaire

Glenda
Transition

Il y a quelque chose d'éminemment distingué chez Glenda, qu'elle dorme dans la rue ou pas. Une fierté intrinsèque, un port de tête digne, des gestes gracieux. Sa voix est grave, posée, réfléchie, elle s'applique à rechercher des mots distingués, eux aussi.

Un nouveau chapitre de sa vie est en train de s'écrire. Timidement, et après mûre réflexion. Sa cousine lui a récemment proposé de s'occuper de sa tante devenue invalide. Glenda, ou plutôt son cœur, n'a pas hésité une seconde. C'est son esprit qui a tergiversé. C'est qu'après bientôt trente ans passés dans la rue, ceux qui la peuplent sont devenus sa famille. Mais à son âge, Glenda aspire à plus de stabilité. Alors depuis un mois, cette dernière retrouve peu à peu une fonction sociale et une harmonie familiale, même si elle dort encore dans la rue. Peut-être par fierté, pour ne pas dépendre des autres. Ou pour ne pas aller trop vite.

Glenda est une enfant *fa'a'amu*. Sa famille adoptive l'accueille alors qu'elle est bébé, sa sœur de lait devient sa sœur, son père adoptif son père tout court. Ce dernier travaille toute la journée, alors sa grand-mère et sa tante prennent le relais et

élèvent les deux enfants dans un esprit de piété, leur inculquant des valeurs de courage, de respect, de partage, d'amour, d'autonomie aussi. Durant tout son parcours de sans-abri, les siens resteront ancrés dans sa mémoire et dans son cœur.

Aujourd'hui, le père de Glenda est décédé. Elle peut s'abandonner à des sentiments de tristesse et d'affection, car elle lui a pardonné. *« Mon père n'existe plus, et cela me chagrine, parce que j'aimerais encore pouvoir le côtoyer. Je garde beaucoup de souvenirs positifs vécus avec lui*. *»*

À 16 ans, Glenda est un adolescent dont la féminité est niée par son père. Deux options se présentent alors à elle : rester sous un toit où elle n'est pas acceptée, ou endosser l'existence de SDF. *« Je n'ai pas choisi de vivre à la rue. »* Elle décide de respecter la personne qu'elle est, et épouse une nouvelle vie aux antipodes de la sienne, acceptant ses inconvénients autant que ses avantages. *« Je suis fière de mon parcours, parce que finalement, je suis toujours vivante. Peut-être que grâce à tous mes efforts, j'en récolte aujourd'hui les fruits. »*

Trois ans après son départ du domicile, son père prend conscience que le fils qui lui avait été confié avait changé, et lui signifie qu'elle peut revenir. Glenda renoue le contact avec sa famille, mais demeure dans la rue, un monde auquel elle appartient désormais, où elle vit et travaille. En 2004, Glenda intègre une boulangerie-pâtisserie où elle restera douze ans. Elle débute comme femme d'entretien et aboutit au poste de responsable des employés. *« Ce n'est pas parce qu'on a connu la rue qu'on ne peut pas évoluer professionnellement, ni être reconnu à sa juste valeur. »*

Face aux nouvelles générations qui se retrouvent dans la même situation qu'elle il y a 30 ans, Glenda se veut optimiste : *« le ciel ne va pas vous tomber sur la tête ! »*. Elle conçoit que c'est un parcours jonché d'obstacles qu'il va falloir surmonter, avec beaucoup de volonté. *« Quand on réussit à survivre, on prend conscience que la vie continue, malgré tout. »*

Sa cigarette a terminé de se consumer, sa tasse de café est vide. Glenda se relève, ses vêtements seyants soulignent sa taille élancée. Elle est prête à démarrer sa journée auprès de sa tante. Et de renouer avec la vie hors la rue.

Témoignage recueilli le 17 mai 2024

Stéphane
Une vie « tranquille »

Sa propriété est située en plein lieu public, délimitée par une couverture étalée au sol. Dessus reposent de maigres sacoches, un sac de couchage et un gobelet qui attend quelques pièces. Au centre, Stéphane surplombe le tout, assis sur un contenant en plastique, sa petite chienne Princesse à ses pieds, face à son vélo appuyé contre un poteau. Stéphane a 36 ans, son regard est doux, un peu timoré, et sa vie se concentre sur l'instant présent.

« Je n'ai pas grand-chose à raconter. » Pas grand-chose, c'est la rue dès l'âge de 15 ans, les allers-retours entre la ville, les centres d'hébergement et le domicile familial, ainsi que la survie jour après jour. Pas grand-chose, c'est aussi les missions avec l'armée dans les îles, différents emplois et des formations à Tahiti. Pas grand-chose, c'est encore tous les liens noués avec son autre famille.

« Ma chienne, je peux lui faire confiance. Les humains, non. Sauf certains copains de la rue. On s'entraide, on est comme une famille. » Un clan qui partage le même quotidien, qui se comprend de manière instinctive, et qui, face au plus grand nombre, représente une force permettant de se sentir reconnu. Il y a aussi Te Torea, et Père Christophe : un soutien pour les démarches administratives, les soins médicaux et dentaires, et les besoins journaliers.

Quand Stéphane tend la main *« pour faire la charité »*, certains donnent, d'autres pas. Parfois, on lui dit qu'il n'a qu'à chercher du travail. Stéphane raconte que le plus dur à obtenir dans la rue, c'est un emploi et de quoi manger. Pour manger, il tend la main. Il lui est déjà arrivé de cueillir des fleurs, des mangues ou des légumes pour les vendre. Mais comme il préfère rester honnête, et même si ce geste n'est pas une évidence, il tend irrémédiablement la main *« pour faire la charité »*.

Stéphane a été manutentionnaire, maçon, plombier, électricien, jardinier, et a travaillé dans une carrière. Il voulait partir avec l'armée en France, mais cela n'a pas été possible. Il a également été agriculteur. *« Mon rêve à moi, c'est de partir en France, pour faire des découvertes, et pour créer une entreprise dans l'agriculture, en hydroponie. »*

Quand il quitte sa famille adoptive à l'adolescence, Stéphane vagabonde d'abord à Papara, puis aboutit à Papeete il y a onze ans. À plusieurs reprises, il essaye de raccrocher à une vie plus stable, mais les conflits au domicile comme dans les centres d'hébergement l'insupportent. La rue, malgré le va-et-vient des passants et des véhicules, lui apparaît comme un lieu de tranquillité.

C’est un besoin, chez Stéphane, de ne pas être jugé, de vivre en paix et avec le sourire. Dans le quartier, sa bonne humeur est connue. Il rend tous les jours service à ses amis, il fume parfois du *paka*, la vie lui semble paisible, en surface du moins. Dessous est tapi le désir de sortir de la rue car à bien y regarder, la vie n’y est pas facile, et elle est source de honte vis-à-vis de sa famille.

Une voiture klaxonne. De joyeux saluts s’échangent. *« C’est ma cousine ! »* Une cousine qui s’inquiète, qui le loge de temps en temps. *« À la maison, il y a tout, et à la rue, il n’y a rien. »* Mais rester dans une habitation sans travail, loin des copains, ce n’est pas tenable au long terme pour Stéphane. Il revient alors sur son bout de trottoir, où le reste de la famille passe aussi le voir, s’assure qu’il va bien, et parfois lui donne de l’argent.

Stéphane est retourné à la rue en 2023, suite à une rupture amoureuse. Depuis, il vit sur deux mètres carrés de possessions posées sur le trottoir, derrière la cathédrale de Papeete. Puisque la vie lui semble pour l’instant plus tranquille dans la rue, Stéphane y reste. Avec ses yeux doux, son sourire et ses rêves.

Témoignage recueilli le 1er septembre 2024

Photo *backstage* prise par l’équipe de rue Te Torea

Qui sont-ils ?

« ***L****e premier soir, quand on arrive dans la rue, et qu'on dort dehors, ça va. C'est le lendemain que toutes les questions viennent. Avec qui je vais ? Où je peux trouver de l'aide ? Qu'est-ce que je vais manger ? Et d'un coup, la honte arrive, parce qu'il faut mendier, et qu'on n'a jamais eu cette habitude. Puis on oublie la honte, car on a faim. Ensuite, on apprend les bons plans, Père Christophe, les associations, et les collègues de la rue.* » (T.)

Parmi les près de 700 personnes en situation d'errance dans le grand Papeete, 46 d'entre elles sont rassemblées ici, figées sur 42 photos en noir et blanc.

Je les ai rencontrées entre novembre 2023 et septembre 2024, en collaboration étroite avec l'association Te Torea. La plupart des photos ont été réalisées à Papeete durant les maraudes avec l'équipe de rue ainsi qu'au centre de jour de Fare Ute ; quelques-unes ont été effectuées dans les centres d'hébergement. Au moment des prises de vue, leurs parcours d'errance avaient débuté il y a quelques mois pour certains, des dizaines d'années pour d'autres.

Les personnes photographiées ont entre 25 et 74 ans, elles viennent de tous les archipels polynésiens, mais principalement de Tahiti. Plusieurs d'entre elles sont atteintes de troubles du comportement, sont porteuses de handicaps mentaux ou physiques (parfois suite à des accidents de travail), présentent une altération de leur santé, quelques-unes sont sourdes et muettes, l'une d'elles suivait une chimiothérapie. Plusieurs sont des mères ou des pères qui vivent sans leurs enfants, placés en foyer ou famille d'accueil.

Au moment des prises de vue, certaines personnes étaient sans emploi, d'autres avaient un CDD (Contrat à durée déterminée), un CAE (Convention d'accès à l'emploi), une allocation, ou des gains aléatoires (mendicité, emplois non déclarés, etc.). Mais les revenus restent insuffisants pour se loger.

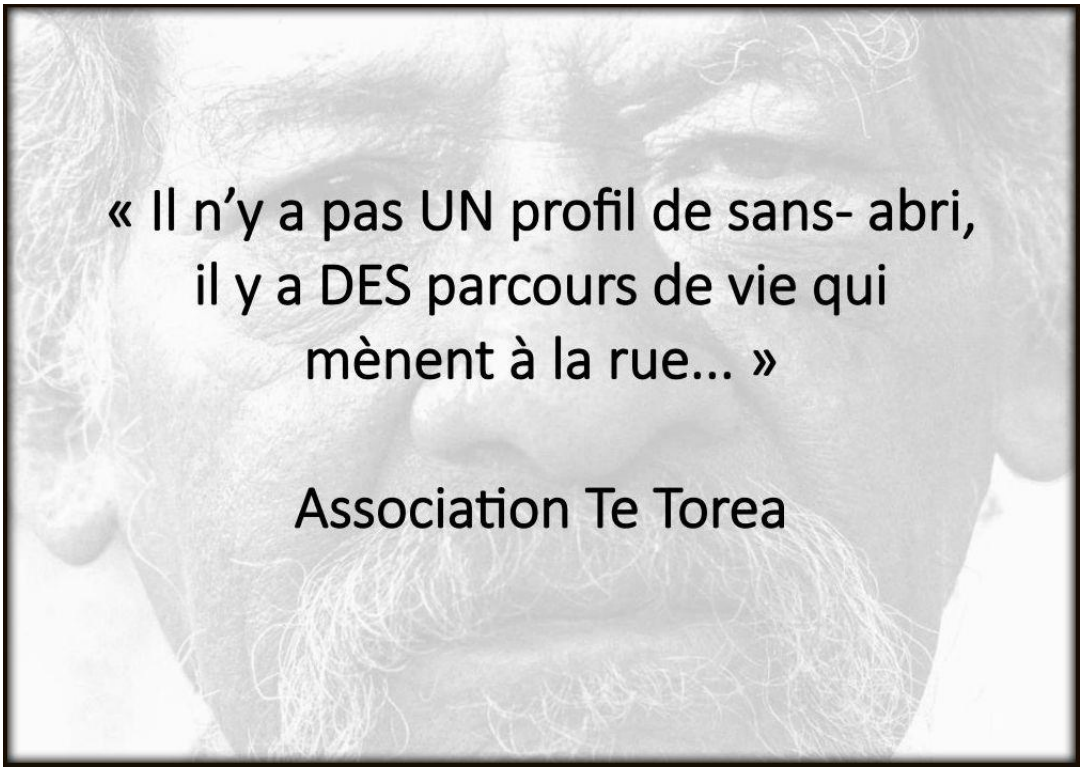
Aucun sans-abri n'a choisi ce chemin d'errance par goût, mais par fatalité, parce qu'il ne semblait pas y avoir d'autre issue. Ils sont dans la rue pour toutes sortes de raisons : conflits familiaux (soit chassés du domicile, soit partis d'eux-mêmes pour éviter des situations malsaines), coup dur dans la vie (décès dans l'entourage, séparation d'avec le conjoint, ou d'autres facteurs induisant une perte des repères), sortie de prison, arrivée à Tahiti depuis les îles pour trouver du travail, absence de logement après une hospitalisation, en attente de projet de placement, accès à l'emploi difficile dû à un abandon précoce de la scolarité.

Tomber à la rue arrive rapidement. Plus on y reste, plus se relever est difficile. Il y a des hauts et des bas, des raccrochages et des replongées, des dépendances à l'alcool ou aux drogues pour oublier. Il y a ceux pour qui la rue est devenue leur

famille, ou encore un espace de liberté attrayant. Certains vivent en solitaire, d'autres en couple, la plupart en groupe, et plusieurs s'entourent de chiens, pour leur amitié et leur sécurité.

Chaque prise de vue figeait un instant de vie, elle-même en mouvement permanent, et chaque situation a pu aujourd'hui basculer vers plus ou moins de stabilité. Si les quotidiens dans la rue peuvent se ressembler, chaque parcours est unique. Au moment où je les ai rencontrées, plusieurs personnes ont souhaité laisser un témoignage ou un message que vous découvrirez sous leur portrait.

C'est pour eux, les sans-abris, que je réalise cette exposition, et pour tous ceux qui travaillent à l'amélioration de leurs conditions de vie et à leur réinsertion sociale et professionnelle.



Pour en savoir plus : *Errance et pratiques spatiales des sans domicile fixe en Polynésie française*, par Yasmina Taerea et Loïs Bastide. Une étude réalisée pour la Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique, à consulter ici :
https ://www.mshp.upf.pf/sites/default/files/2022-08/Rapport%20final%20sans%20abrisme.pdf

Ce travail m'avait vivement intéressée avant de débuter mon projet. C'est pourquoi j'ai rencontré la socio-anthropologue fin 2023 pour *Femmes de Polynésie* :
https://femmesdepolynesie.com/societe/yasmina-taerea-un-autre-regard-sur-le-sans-abrisme-en-polynesie-entre-errance-et-pratiques-spatiales/

Portraits de sans-abris
pour *Femmes de Polynésie* et *Hommes de Polynésie*

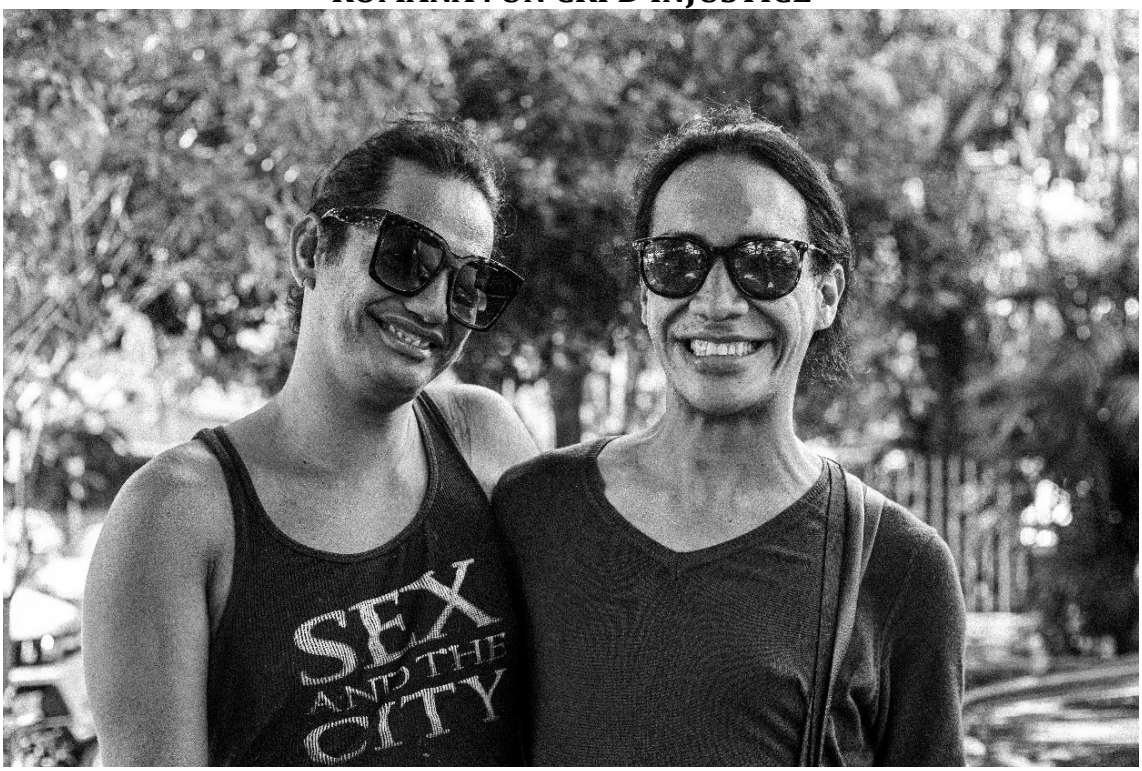
TINO FERDINAND : L'ENVIE ET LE BESOIN D'UN CHEZ-SOI

Tino, photo exposée dans l'espace Farereira'a
https://hommesdepolynesie.com/societe/tino-ferdinand-lenvie-et-le-besoin-dun-chez-soi/

MARIE-ANGE : LE COURAGE D'AIMER

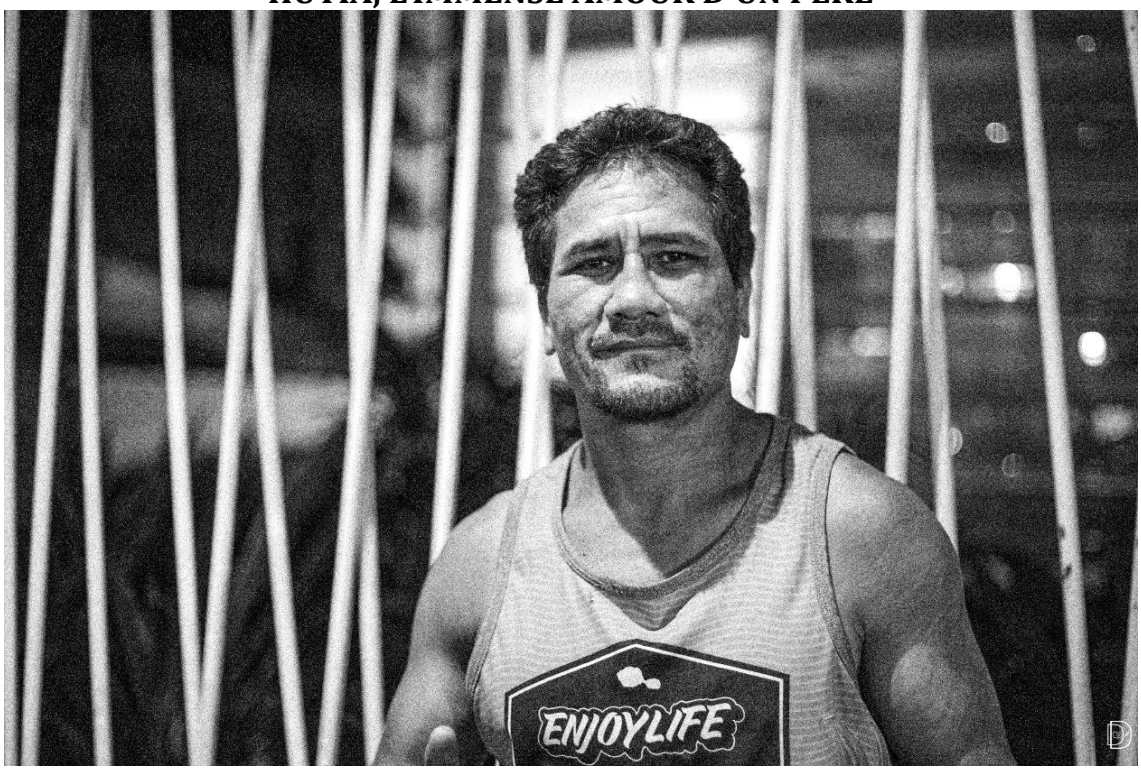
Marie-Ange, photo non disponible pour l'exposition « Regards »
https://femmesdepolynesie.com/maison-famille/marie-ange-le-courage-daimer/

ROMANA : UN CRI D'INJUSTICE



Romana (à gauche), photo exposée dans l'espace Farereira'a
https://femmesdepolynesie.com/maison-famille/romana-un-cri-dinjustice/

HUTIA, L'IMMENSE AMOUR D'UN PÈRE



Hutia, photo non disponible pour l'exposition « Regards »
https://hommesdepolynesie.com/societe/hutia-limmense-amour-dun-pere/

SHANNA, PREMIÈRE DAUPHINE MISS TATAU

Shanna, photo dans la salle d'exposition temporaire
https://femmesdepolynesie.com/mode/shanna-premiere-dauphine-miss-tatau/

Shanna : portrait d'une jeune femme rencontrée en 2022 alors que son errance était déjà perceptible, photographiée deux ans plus tard lors du projet avec les sans-abris

Médias

Plusieurs articles et interviews sur l'exposition REGARDS sont disponibles à la fin de la page https://www.dorisramseyer.com/expophoto. Ci-dessous, l'article de TAHITI INFOS qui résume mes objectifs et intentions.

Tahiti, le 11 septembre 2024 - Elle se définit plutôt comme une photographe sociale. À ce titre, elle présentera une exposition sur les sans-abris à la Brasserie Hoa au mois d'octobre. Elle revient sur sa démarche et sa volonté de présenter des femmes et des hommes qui passent inaperçus au quotidien.

Doris Ramseyer prépare Regards, une galerie de portraits de sans-abris

Doris Ramseyer (© Manutea Rambaud).

Tahiti Infos

"J'ai une attirance vers ce public depuis toujours", reconnaît Doris Ramseyer. Ce public, ce sont les sans-abris. Déjà, quand elle était infirmière, elle acceptait d'assurer les soins de tous y compris les sans-abris, là où d'autres espéraient passer leur tour. Aujourd'hui, elle n'exerce plus le métier d'infirmière. Elle est photographe, elle agit autrement. *"Je m'intéresse à l'Autre via l'art."* Elle le prouve avec une exposition intitulée "Regards des sans-abris de Papeete", à la Brasserie Hoa, du 2 octobre au 2 novembre prochains.

Cette exposition est le fruit de plusieurs mois de questionnement et rencontres. D'abord, en 2023, elle a été sollicitée pour couvrir le Hackathon solidaire organisé en faveur de l'association Te Torea. Elle a immortalisé l'événement à la demande des organisateurs. Une première porte s'est ouverte, l'idée de s'engager a germé. Doris Ramseyer avait alors un outil : son appareil photo ; et une envie : celle d'aider. *"Mais comment combiner les deux ?"*

Lors de la journée internationale de lutte contre le sans-abrisme, en octobre 2023, elle a suivi le lancement du programme Nati o te Torea initié lors du Hackathon. Avec ce programme, Te Torea cherche à sécuriser l'insertion professionnelle de sans-abris grâce au partenariat avec des entreprises volontaires. *"Là, j'ai rencontré la présidente de Te Torea",* se rappelle Doris Ramseyer. De nouvelles portes se sont ouvertes. En novembre, la photographe a fait une première maraude. "Je m'en souviendrai toute ma vie, j'ai vu une certaine réalité et j'ai été vraiment touchée."

Des histoires uniques

Ensuite, les maraudes de nuit comme de jour, les visites de centre, les rencontres se sont enchaînées. Des liens se sont tissés, une confiance s'est installée. Doris Ramseyer a découvert les parcours des uns et des autres. *"Tous ont une histoire unique. J'ai entendu les fractures que je pressentais, dans les parcours de vie."*

Dans la rue, femmes, hommes, adolescents *"galèrent".* Ils se démènent, ils rient aussi et font la fête. *"Tous un tas d'émotions s'expriment."* La photographe en a saisi certaines. Ses clichés sont tous pris sur le vif. Il n'y a ni studio, ni pose. *"Ce sont les gens en mouvement dans leur environnement."*

Elle s'est entretenue avec une centaine de personnes. Elle a sélectionné 42 photographies. Celles-ci seront toutes, ou presque, légendées. *"Les personnes photographiées ont été libres de me dire ce qu'elles souhaitaient."* Quatre témoignages seront, en plus, affichés. *"Ils disent comment on peut un jour se retrouver dans la rue."* Elle insiste : *"La rue n'est pas un choix."*

Pour approfondir son sujet, Doris Rasmeyer a également questionné le père Christophe, rencontrer les membres de l'association "Emauta pour redonner l'espoir", elle a consulté le rapport de Yasmina Taerea intitulé "Errance et pratiques spatiales des sans domicile fixe en Polynésie française" et paru en mars 2022 avec la Maison de l'Homme.

15 fois plus en moins de 30 ans

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : en 1995, 40 à 50 personnes vivaient dans les rues de Papeete contre 698 en 2023. Toutes les catégories d'âge sont concernées : personnes âgées, adultes, jeunes adultes et mineurs, de plus en plus.

Les raisons de cette augmentation significative sont multiples. Les difficultés économiques ne sont pas seules en cause. Par exemple, Yasmina Taerea écrit : "L'analyse des récits de vie montre que la rue, loin d'être perçue comme un espace risqué, est très souvent d'abord envisagée par les personnes sans domicile fixe comme un 'refuge'. En effet, la mise à la rue permet de mettre à distance la parentèle, le plus souvent sans rompre complètement les liens, et de réguler ainsi des tensions trop vives au sein du cadre familial. Lorsque ces tensions sont trop fréquentes et trop intenses, des membres du foyer, souvent en position dominée ou de victimes, peuvent ainsi envisager la mise à la rue comme une échappatoire afin de reprendre la main sur leur propre existence – de se construire une *'vie à eux'*." Doris Ramseyer peut le confirmer.

"Ils m'ont beaucoup appris"

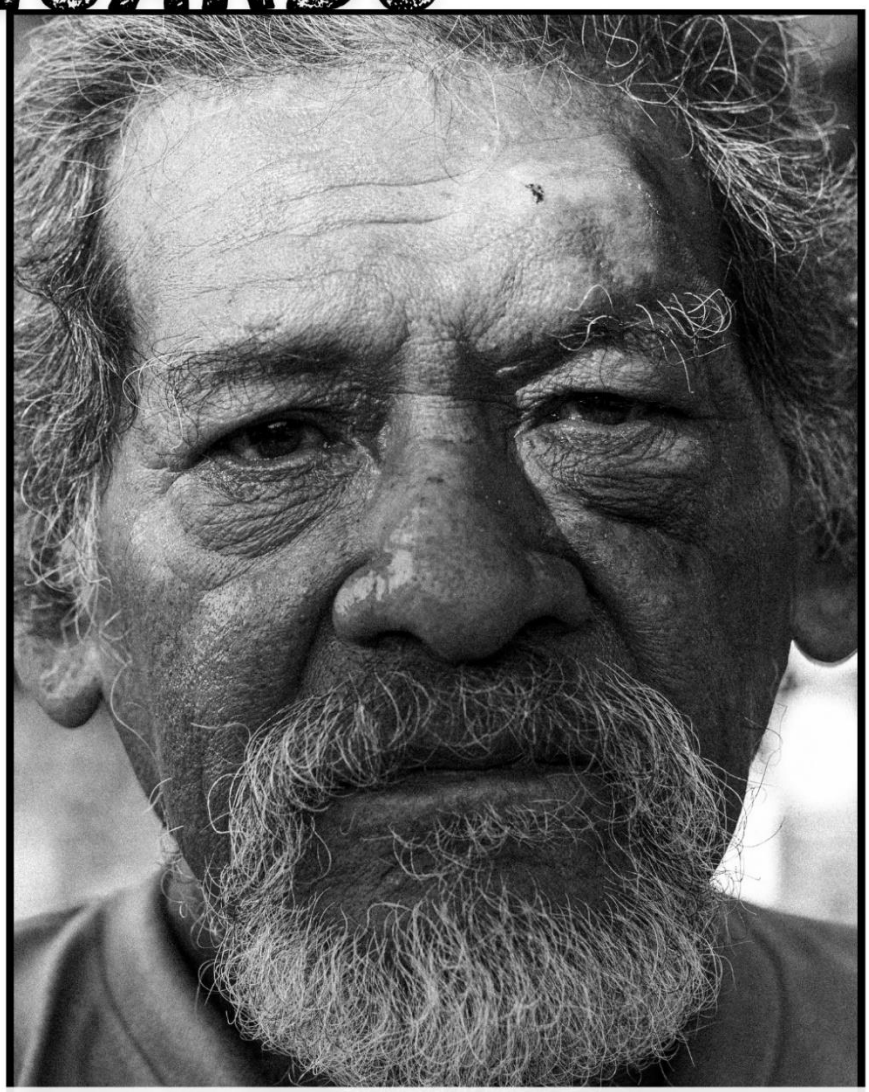
Doris Ramseyer se définit comme une photographe sociale ou humaniste. Cette pratique, chère notamment à Robert Doisneau, née en France au sortir de la Seconde Guerre mondiale, porte un regard neutre et bienveillant sur l'être humain *"dans son cadre". "Je tenais à montrer celles et ceux qu'on voit sans vraiment les voir au quotidien."*

Avec son exposition, Doris Ramseyer invite le public à se questionner sur sa propre vision du sans-abrisme et sur les raisons de cette vision. *"On peut se demander pourquoi la majorité des passants n'offrent même pas un regard ou un sourire aux sans-abris."* La photographe, pourtant sensibilisée au sujet, dit avoir changé à leurs côtés. *"Je ne les vois plus pareil. Je ne vois plus ma vie de la même manière. Ils m'ont tous beaucoup appris."*

Elle est née en 1976. D'origine franco-suisse, Doris Ramseyer a grandi en Alsace jusqu'à l'âge de 18 ans. Puis elle a étudié et travaillé en Suisse. Elle était infirmière. Pourquoi ? *"Parce que j'aime les gens",* répond-elle tout naturellement. En 2006, après sept années d'exercice professionnel, elle est partie à l'aventure avec son compagnon, son appareil photo en bandoulière. *"C'est une passion depuis de nombreuses années."* Elle a alterné voyage et périodes de travail, immortalisant au passage les gens, leur culture, leur façon de vivre, leurs différences. *"Tous les sujets m'intéressent",* dit-elle, pourvu qu'ils aient un lien avec l'humain.

Elle a définitivement posé ses bagages en Polynésie en 2011. Elle a fondé une famille et, finalement, s'est lancée à temps plein dans la photographie. Le métier d'infirmière ne lui manque pas, *"car je ne m'y retrouvais plus".* Ce premier travail au long cours, *"artistique"* et *"authentique",* est un début. *"C'est un moteur, j'ai déjà plein d'idées pour la suite."* Elle reste discrète sur ses projets à venir, mais conclue : *"Ce qui est sûr c'est que l'injustice et l'exclusion me touchent particulièrement."*

REGARDS des sans-abris de Papeete



DU 27 NOVEMBRE 2024 AU 26 JANVIER 2025

par Doris D. Photographe

TE FARE IAMANAHA - MUSÉE DE TAHITI ET DES ÎLES

ENTRÉE LIBRE
Espace Farereira'a

Mardi : 8h-16h
Mercredi à dimanche : 9h-17h

MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA CULTURE

VICE-PRÉSIDENCE
MINISTÈRE DES SOLIDARITÉS
en charge de la Famille, de la Condition féminine,
des Personnes non autonomes
et des Relations avec les institutions

Association TE TOREA

TE FARE IAMANAHA
MUSÉE DE TAHITI & DES ÎLES